

Il s'agissait de la bénédiction d'une cloche destinée à la chapelle de la mission de Notre-Dame-des-Anges de la Batiscan.

M. le Grand Vicaire C.-E. Legaré, accompagné de MM. les abbés L. Paradis et J. Beaudoin, comme diacre et sous-diacre, a fait la bénédiction.

C'était, pour la plupart d'entre nous, un spectacle aussi nouveau que grand.

Il y a en effet quelque chose de frappant dans cette cérémonie.

Au côté de cette cloche destinée à faire vibrer les échos sauvages d'une mission lointaine une autre figure apparaît, c'est celle du missionnaire: le missionnaire qui s'enfonce dans les forêts pour y faire adorer Dieu et acquérir des mérites par des actes qui mettraient sur son front un rayon de gloire, si les regards des hommes pouvaient en pénétrer la grandeur et en voir l'accomplissement.

Et que de choses ne dit pas une cloche au point de vue de la colonisation canadienne!

Avec elle le colon ne craint pas, ne redoute pas les mystères de la forêt. Elle lui rappelle la paroisse natale, le foyer paternel; elle l'encourage, car, où la cloche résonne il y a un temple, il y a un prêtre, et le prêtre pour le colon, c'est le gage de la sécurité et de la consolation.

L'orateur naturel de la circonstance était le Révérend Père Lacasse. Son discours a été magnifique au point de vue de la religion, de l'économie sociale et politique. En voici un résumé très succinct:

Quatre causes concourent en même temps à causer l'émigration et à mettre obstacle à la colonisation: le blasphème, l'ivrognerie, l'oisiveté et la mauvaise culture des terres.

1o. Il se dit parmi nous des blasphèmes horribles "dont, disait en rougissant l'orateur, non seulement je ne connaissais pas l'existence, mais dont je ne soupçonnais pas la possibilité."

2o. L'ivrognerie fait aussi des ravages extraordinaires. Par des calculs précis, on a constaté que, dans la province de Québec, plus de trois millions de piastres sont dépensés annuellement pour les boissons enivrantes. Plus de deux millions de cette somme n'ont été dépensés que pour le plaisir, la part du nécessaire reste encore assez grande.

3o. Il n'y a qu'en Canada que l'on connaît les *morte-saisons*. L'oisiveté engendre la pauvreté. Tous ces crimes attirent sur nous la colère de Dieu qui pour ramener son peuple le punit et le frappe.

4o. La mauvaise culture, en portant le découragement dans le cœur des enfants, fait qu'ils ont horreur de la terre qui leur refuse des richesses.

Cependant malgré ces obstacles, la colonisation est possible grâce à l'idée religieuse qui en est le fondement.

Mgr Taschereau a eu une idée lumineuse en faisant d'abord élever une croix, indiquant l'emplacement futur d'une chapelle.

C'est l'idée religieuse qui explique les succès de la colonie de Champlain. C'était l'espérance de voir leurs enfants rester catholiques qui donnait aux premiers colons cette énergie sublime et ce courage qui leur faisait disputer pouce à pouce leurs terrains contre les attaques désespérées des sauvages.

Tout le monde connaît le style imagé, le ton convaincu du Père Lacasse, de l'apôtre de la colonisation canadienne.

C'est le patriotisme incarné: et ces mots de *religion* et *patrie* qui sont ailleurs des lieux communs de composition oratoire, il les a gravés dans le cœur.

La colonisation, nous ne saurions le cacher, est une œuvre magnifique au point de vue économique et sociale; pourquoi ne pas l'encourager?

Chaque année des milliers de piastres sont enlevés de la province, comme le disait le R. Père, par des troupes d'acteurs, des cirques, etc. Pourquoi ne pas donner plutôt cet argent à l'œuvre de la colonisation?

Pour 500 piastres que coûte une chapelle, c'est 500 colons que nous donnons à la province, cinq cents colons qui, en augmentant notre population, augmenteront nos revenus, nos ressources et donneront à la religion catholique de plus nombreux adeptes.

La colonisation n'est plus un problème: la question est résolue. Ce n'est pas peu dire à la louange de Mgr Taschereau, qui porte à cette œuvre un intérêt et un dévouement sans borne.

Plus tard quand on se rappellera ces choses et qu'on demandera à l'histoire et à la reconnaissance publique quels furent les promoteurs de cette œuvre, trois noms jailliront du cœur des canadiens, trois noms de prêtres: Mgr Taschereau, le Père Lacasse et M. le curé Labelle, et l'on y ajoutera tout l'épiscopat et le clergé canadien.

CAUSERIE AGRICOLE

CULTURE DU SAINFOIN (*Espargacette*, *Onombrichis Sativa*)—(Suite.)

Durée, rupture de la prairie.—Le sainfoin, comme toutes les plantes vivaces, a une durée qui varie suivant les circonstances, favorables ou défavorables dans lesquelles il se trouve placé. En général, il dure plus longtemps sur les côtes sèches calcaires que sur les terrains fertiles et exposés à l'humidité. Ainsi, dans les plaines, il ne dépasse guère cinq ou six ans; souvent même, dans les dernières années, on le voit se dégarnir et être envahi par quelques autres plantes dont l'apparition indique généralement le terme de la prairie. En rompant celle-ci au bout de quatre ans, on évite cet envahissement de végétaux étrangers, dont on aurait ensuite beaucoup de peine à débarrasser la fourragère, si une fois on les laissait s'y mêler.

Dans les mauvaises terres on fait durer le sainfoin beaucoup plus longtemps, jusqu'à dix ou quinze ans; on a même observé certains terrains, pourvus d'un approvisionnement inépuisable de calcaires, où la plante se maintient en quelque sorte indéfiniment, surtout si elle est débarrassée des plantes parasites. En général, on ne doit en ce cas rompre la prairie que lorsqu'elle cesse de donner des produits passables, d'abord parce que les bonnes terres à sainfoin sont peu propres à d'autres cultures, et aussi parce que plus la prairie dure, mieux la terre s'en trouve.

Avant de défricher le sainfoin, on peut y faire paquer les animaux, fournissant un engrais qui contribue sensiblement à l'amélioration du sol. Il est également avantageux de faire le sacrifice de la dernière coupe en faveur de la récolte qui doit lui succéder.